NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 N° 10 1950

La foi des lycéens catholiques en France

Paul GOUYON

p. 1028 - 1032

https://www.nrt.be/en/articles/la-foi-des-lyceens-catholiques-en-france-2671

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LA FOI DES LYCEENS CATHOLIQUES EN FRANCE (*)

L'enseignement officiel et l'enseignement libre de France se partagent à peu près par moitié la population scolaire qui suit le cycle secondaire. Parmi les élèves qui fréquentent les lycées et collèges d'Etat un très grand nombre appartiennent à des familles catholiques qui, à des degrés divers, désirent pour leurs enfants une instruction et une éducation religieuses.

Pour satisfaire à ce vœu, des aumôniers ont été attachés par les autorités diocésaines à ces institutions. Leur situation n'est pas uniforme. L'inégalité de leur sort illustre douloureusement les batailles qui, depuis près de deux siècles, se sont déroulées autour de l'école.

Tantôt — c'est le cas de beaucoup de lycées et de collèges classiques — l'aumônier pénètre dans la maison. Il célèbre la messe le dimanche, s'il y a des internes; il fait des cours de religion que fréquentent internes et externes pour se préparer au renouvellement solennel des promesses du baptême et parfaire ensuite leur formation par des leçons de persévérance, à raison d'une heure par semaine. Ces leçons sont données dans un local mis à sa disposition par le lycée en dehors des heures de classe, c'est-à-dire en fin d'après-midi et le jeudi matin. Obligatoires en principe pour les élèves inscrits par leurs parents, elles sont en fait facultatives.

Tantôt — et il en est ainsi dans la plupart des collèges modernes (1) et techniques et dans quelques collèges classiques — l'entrée de l'établissement est refusée à l'aumônier. Le prêtre chargé des intérêts spirituels des élèves en est réduit à les grouper dans des foyers situés aux alentours des collèges, au gré d'horaires extrêmement variables, ce qui l'oblige à multiplier ses groupes et ses initiatives, sans avoir le plus souvent la possibilité d'atteindre une fraction importante de l'effectif.

On devine dans l'un et l'autre cas la difficulté et la complexité d'un tel ministère dont le titulaire est le plus souvent chargé de bien d'autres fonctions. Il lui faut cependant élargir sans cesse sa culture, être informé de tous les problèmes contemporains et des grands courants de pensée qui prétendent leur apporter des solutions valables pour répondre aux mille préoccupations, aux questions toujours nou-

(*) En décembre 1949, p. 1045 suiv., le P. Delooz, S. I., a fait connaître les résultats de l'enquête sur la foi menée chez les élèves de l'enseignement catholique libre en Belgique. La même enquête a été faite chez les élèves de l'*enseignement d'Etat*, d'abord en France — l'article présent en communique les résultats —, ensuite en Belgique — ce sera l'objet d'un nouvel article du P. Delooz en janvier 1951 —. (*N.d.l.R.*).

(1) Anciennes écoles primaires supérieures préparant aujourd'hui le baccalauréat, en principe pour la seule section moderne : français, mathématiques, **sciences, langues modernes.**

velles de ses auditeurs très divers, des bambins de 10me aux grands adolescents des classes de philosophie ou de préparations aux grandes écoles. Ces auditeurs sont parfois remuants, souvent capricieux, presque toujours fatigués par leurs journées de classe. Il faut les comprendre, les séduire et en même temps les dominer d'une autorité ferme et douce. Tâche tour à tour passionnante et décevante, mais au vrai toujours aimée.

Bien souvent, surtout lorsque l'heure de cours a été rude, l'aumônier s'interroge avec angoisse sur la portée de son rôle et de son enseignement. Enfermé la plupart du temps dans son isolement, et, de ce fait, ignoré de confrères qui ne connaissent rien de ses servitudes, il manque de repères et passe ainsi des illusions les plus contestables aux découragements, passagers certes, les moins justifiés.

Une enquête comme celle dont le R. P. Delooz a rendu compte dans le numéro de décembre 1949 de la Nouvelle Revue Théologique sur « *La foi des collégiens belges* » ne pouvait laisser indifférents les aumôniers de lycées français. Ils ont donc essayé à leur tour ces tests qui avaient fait leurs preuves. Le présent article, qui condense un long rapport lu au récent congrès des aumôniers de lycée à Paris, a pour objet d'exposer les principaux résultats de cet effort (2).

A travers les quelque 95 questions brèves posées par l'enquête (3), un but précis pouvait être atteint : découvrir la texture de la foi des aînés de nos élèves; mesurer autant que possible la consistance de cette foi, ses points forts et ses points faibles; déterminer les points d'appui qu'elle offre à l'action du prêtre, les difficultés qui la rebutent, les dangers qui la menacent pour permettre aux aumôniers de mieux remplir leur tâche à l'avenir.

Il est très important, pour ne pas se méprendre sur la portée de ce travail, de préciser qu'il vise non les lycéens de France en général, mais seulement les élèves des classes de seconde, première, philosophie et mathématiques élémentaires, préparations aux grandes écoles (4), *inscrits aux cours d'instruction religieuse.*

Leur proportion, par rapport à l'effectif total de ces classes, varie en général du tiers au sixième, beaucoup de familles catholiques n'ayant pas encore admis la nécessité de poursuivre l'instruction religieuse au delà de ce qu'elles appellent « la communion solennelle ».

(2) Je me dois de remercier ici tous ceux de mes élèves et amis qui se sont chargés de l'énorme travail de dépouillement qu'a nécessité l'enquête et très particulièrement M. André Faraud qui, après avoir dirigé l'ensemble de mes jeunes collaborateurs, a établi tous les pourcentages.

(3) Pour s'initier à la méthode que nous avons suivie, on se reportera avec fruit à l'article du R. P. Delooz. Je lui exprime ma très profonde reconnaissance pour l'intérêt qu'il a porté à ce travail, les conseils et les directives qu'il m'a donnés et le désintéressement avec lequel il m'a communiqué ses propres résultats, la plupart inédits, pour permettre des comparaisons fructueuses.

(4) Il s'agit des écoles qui forment les professeurs, les ingénieurs, les officiers, etc... : normale supérieure, polytechnique, centrale, St-Cyr, navale, institut agronomique, école de la France d'Outre-Mer, hautes études commerciales. On y entre à la suite d'un concours qui se prépare dans les lycées.

Cette enquête porte sur 1441 réponses. Dans cette masse de copies des distinctions s'imposaient. Nous avons séparé les garçons et les filles (5). Nous avons également établi les résultats par classes, sachant par expérience combien les garçons et les filles évoluent au cours de leur adolescence. Nous avions une raison supplémentaire de mettre à part les classes des grandes écoles : peuplées d'élèves dont une notable partie provient de l'enseignement libre, elles ne pouvaient nous renseigner exactement sur le comportement du lycéen moyen (6).

Beaucoup des résultats que l'on va lire sont exprimés en chiffres. Est-il besoin de dire que nous n'entendons pas tirer de leur connaissance des conclusions formelles et définitives ? Quand il s'agit de pénétrer le fond des âmes, on aborde le domaine du qualificatif beaucoup plus que celui du quantitatif. De plus à 16 et 17 ans, les jeunes s'étudient encore assez mal. Beaucoup de leurs jugements sont, sans qu'ils s'en rendent compte, les échos de jugements entendus. Une telle enquête garde donc, malgré la bonne volonté de ceux qui y ont répondu et de ceux qui ont dépouillé les réponses, toute une part d'artificiel et d'insuffisant. Nous prions le lecteur de ne cesser de s'en souvenir pour juger ce travail avec objectivité autant qu'avec indulgence.

C'est sous cette grave réserve que nous posons une dernière question préjudicielle : « Quelle valeur peut-on accorder à cette enquête ? ».

Elle nous apporte les réponses d'une quantité d'élèves qui n'est pas négligeable. Elle a touché 48 lycées et ces lycées couvrent une aire allant de Dunkerque à Biarritz et de Quimper à Mulhouse.

Les élèves ont répondu avec une grande franchise et une grande simplicité. 4 élèves protestants ont spontanément demandé à prendre leur part de cette initiative (7). Tels élèves remercient l'enquêteur, se recommandent à ses prières, affirment que l'enquête a donné au cours un intérêt inaccoutumé. Certaines réponses sont vraiment émouvantes. A peu près toutes sont intelligentes et révèlent même parfois des esprits vigoureux.

Des critiques seraient pourtant à retenir. Quelques rares questions étaient imprécises ou équivoques. Quelques réponses ambiguës ont été difficiles à classer (8). Quelques erreurs de calcul ont pu être commises ; elles ne peuvent être que de très faible importance.

Mais, en faveur de l'objectivité des résultats, l'enquête devait apporter un argument de poids qui a pleinement convaincu ceux qui l'ont dépouillée. Elle a, en effet, été menée dans des milieux très divers de lycéens et collégiens, en France et en Belgique. Lorsqu'on

(5) Nous comptons 763 réponses de garçons et 605 réponses de filles. Pour 73 réponses le sexe de leurs auteurs n'était pas indiqué.

(6) Sur les 763 réponses de garçons, 100 proviennent des classes de grandes écoles. Elles sont d'ailleurs nettement meilleures. Les compter avec les autres altérerait certainement le pourcentage et l'impression de l'ensemble.

(7) Il n'est pas tenu compte de leurs réponses dans ces statistiques.

(8) Nous avons reçu 1.600 réponses ; nous n'avons pu en retenir que 1.441.

place dans un même tableau les chiffres obtenus pour les différentes catégories, leur convergence s'avère étonnante. Il y a bien des différences, mais elles sont à peu près toujours logiques et attendues et s'expliquent par la diversité des conditions de milieu.

C'est ce qui apparaîtra au lecteur par la comparaison des résultats que nous sommes déjà en mesure de publier et que nous rattacherons aux trois questions suivantes :

1°) Qu'est-ce que la foi pour nos élèves : notion, contenu, rapport avec la vie ?

2°) Sur quelles raisons s'appuie cette foi ?

3°) A quels dangers est-elle exposée ?

Pour que les conclusions de notre étude apparaissent plus clairement nous les formulerons sans attendre, nous réservant ensuite de les justifier par l'analyse des réponses reçues.

I. Qu'est-ce que la foi aux yeux de nos élèves ?

Nos élèves voient dans la foi plus une fidélité à un appel du Christ qu'un amour qui choisit librement Dieu en consentant à sa grâce; plus une obligation de la conscience qu'un élan de tout l'être se portant vers Dieu. Ils discernent mal les divers éléments de l'acte de foi et ne conçoivent qu'assez vaguement les rapports de leur raison et de leur foi. Leurs connaissances religieuses manquent de précision.

A) *Leur notion de la foi.*

Au plan de l'enquête ce n'était pas une notion théologique de la foi qu'on demandait à nos élèves, mais bien plutôt ce que représentait à leurs yeux leur attachement à la foi, leur christianisme en tant qu'adhésion de tout l'homme à la religion chrétienne. La foi est envisagée ici concrètement comme un acte vital faisant appel à toutes nos facultés, surélevées par la grâce, pour nous engager par amour au service d'une personne : Notre-Seigneur Jésus-Christ (9).

On ne pouvait proposer aux élèves un problème tout résolu. On a donc soumis à leur appréciation une série de huit formules dont cinq étaient justes et trois étaient fausses. Leurs réponses figurent dans le tableau ci-dessous. Ici comme par la suite le classement de base adopté sera celui des garçons de France (G.F.) élèves des lycées français. On mettra en regard les réponses des filles de France (F.F.) élèves des lycées français, des garçons (G.B.) et des filles (F.B.) élèves de l'enseignement d'Etat Belge, des garçons de l'enseignement libre belge (E.B.), éventuellement des élèves des cours de préparation aux grandes écoles des lycées français (G.E.). Le chiffre placé à gauche des questions indique l'ordre dans lequel elles étaient posées.

(9) Ce point de vue a été remarquablement mis en lumière par M. le Chanoine Mouroux dans son petit ouvrage si précieux : « Je crois en Toi ». Ed. Foi Vivante, Paris, 1948.

NOTION DE LA FOI (Tableau I) (10)

Peut-on dire de la foi chrétienne qu'elle est :	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.
1. une fidélité à un appel du Christ ?	87%	85%	88%	84%	83%
6. un amour qui choisit Dieu librement en consentant à sa grâce ?	84%	83%	84%	86%	90%
8. une certitude absolument inébranlable garantie par Dieu ?	71%	67%	75%	69%	85%
4. une évidence acquise à force de réflexions et de raisonnements ?	41%	39%	56%	50%	46%
7. une forte probabilité concernant l'existence de Dieu ?	38%	49%	47%	42%	37%
3. une acceptation aveugle de dogmes imposés par l'Eglise ?	17%	10%	18%	13%	26%
5. un rétrécissement de mon intelligence qui doit admettre des choses irrationnelles ?	14%	5%	12%	12%	7%
2. une adhésion aux formules politiques d'un parti catholique ?	5%	3%	12%	3%	9%

a) *Proportion des réponses justes.*

Le très grand nombre des élèves a bien voulu et su discerner les formules fausses des vraies. Entre la formule vraie qui recueille le moins de suffrages (71 %) et la formule fausse — d'ailleurs un peu spécieuse — qui en recueille le plus (41 %) la marge est de 30 %. Elle n'est que de 18 % chez les filles dont la pensée paraît ainsi un peu plus flottante. Les réponses évidemment fausses sont fermement écartées par les uns comme par les autres.

b) *Hiérarchie des réponses justes.*

Il eût été indiqué de faire passer la formule où la foi est définie comme amour, avant celle où elle est présentée comme fidélité ou certitude inébranblable, encore qu'elle soit bien tout cela. Cette hiérarchie est celle qu'ont adoptée les élèves de l'enseignement libre belge (11). Dans nos lycées comme dans les lycées belges, c'est la fidélité qui l'emporte. Aux grandes écoles elle s'égale à l'amour (93 %). La certitude vient loin derrière. Toute la suite de nos recherches montrera la moindre importance donnée à cet aspect dynamique d'amour. Pour l'instant, si l'on veut bien se rappeler comment le milieu lycéen

(10) Abréviations utilisées dans ce tableau et les suivants :
G.F. = garçons de France = élèves des lycées français.
F.F. = filles de France = élèves des lycées français.
G.B. = garçons de Belgique = élèves de l'enseignement d'Etat belge.
F.B. = filles de Belgique = élèves de l'enseignement d'Etat belge.
E.B. = élèves de l'enseignement libre belge.
G.E. = Grandes Ecoles = élèves des cours de préparation aux grandes écoles des lycées français.

(11) Et c'est aussi, d'après les renseignements que nous possédons, la hiérarchie adoptée par les élèves de l'enseignement libre français.

brasse croyants et incroyants, on comprendra que la fidélité constitue un critère plus normal que l'amour.

c) *Erreurs les plus communes.*

Les deux erreurs les plus répandues ont trait au rôle de la raison dans les préambules de la foi et les motifs de crédibilité.

38 % de nos garçons et 49 % de nos filles pensent que l'existence de Dieu est seulement probable. Le taux de cette affirmation atteint son minimum en classe de philosophie. Nous savons par ailleurs que notre enseignement libre français la fait sienne dans la proportion de 43 %. Ce n'est donc pas l'enseignement des professeurs qui est à mettre en cause. Il est plutôt permis de penser que la démonstration de l'existence d'un Dieu personnel — dont l'encyclique *Humani generis* nous rappelle le bien-fondé — n'a peut-être jamais été faite au cours de religion.

La seconde série d'erreurs tient à l'état d'esprit qu'engendre la foi : cet état est-il celui d'une certitude d'évidence intrinsèque acquise à force de réflexions ? 41 % des garçons et 39 % des filles le pensent. Ils n'en sont pas tellement sûrs car on n'en retrouvera plus que 35 % pour affirmer : le christianisme est démontrable par la raison. A l'inverse 26 % des garçons et 34 % des filles ne croient pas que la foi puisse engendrer une certitude inébranlable.

Si l'on additionne tous ces chiffres on s'aperçoit que les deux tiers de nos élèves n'ont pas d'idées justes sur les certitudes que donne la foi. Nous sommes là sur un des points où le mal est le plus profond. Il vaut la peine d'en chercher la raison et les remèdes.

La raison c'est d'abord qu'ils ignorent le sens précis des mots évidence, certitude, témoignage, adhésion. Plus encore, ils ignorent la nature de la certitude historique, car ils ne connaissent qu'une seule certitude, celle qu'engendre l'évidence médiate ou immédiate. L'histoire leur apparaît à travers les affirmations massives et monolithiques des manuels. Elle leur apporte une certitude qui, à leurs yeux, ne se distingue pas de la certitude mathématique. Si bien qu'il n'y a pour l'esprit qu'une seule attitude valable : la certitude née de l'évidence intrinsèque.

En conséquence, les uns, de crainte de manquer de foi, assurent que la foi est « une évidence acquise par réflexions et raisonnements », alors que les mystères demeurent toujours obscurs et par quelque côté insatisfaisants, puisque l'esprit ne trouve sa paix que dans la lumière totale ; les autres, conscients de cette obscurité, ne croient pas pouvoir souscrire à la définition de la foi comme certitude inébranlable.

Quel est le rôle surnaturel de la foi ? Est-elle nécessaire pour aller au ciel ? Plus de la moitié de nos garçons (58 %) et de nos filles

(51 %) ne le croient pas : pour eux la bonne foi suffit et leurs réflexions personnelles ne laissent aucun doute à cet égard. Cet état d'esprit indique encore une grave méconnaissance : celle de la gratuité de l'ordre surnaturel. Il comporte aussi un danger pour leur persévérance. Il faudrait donc leur montrer que si Dieu, qui veut le salut de tous, répond « libéralement » à la bonne foi en offrant la grâce de la foi, cette grâce de la foi est nécessaire pour aller au ciel : « Facienti quod in se, Deus non denegat gratiam ». Mais ils ne devraient pas ignorer davantage que quelqu'un qui a la foi, ne saurait, sans faute de sa part, sans mauvaise foi, la perdre.

Ces remarques soulignent l'importance et l'efficacité d'un cours sur la foi qui explique aux élèves les raisons et le mérite de l'acte de foi et de cette tension de l'esprit partagé entre la confiance absolue qu'engendre le témoignage divin et l'inquiétude que lui cause l'obscurité nécessaire de ce témoignage : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Peut-être alors beaucoup s'expliqueraient-ils ce sentiment d'irréel qu'ils éprouvent et qu'ils ont signalé comme une des causes de leur inquiétude.

B) *Rapports de la foi avec la vie.*

Mais la structure de leur foi ne sera vraiment achevée que lorsque cette foi sera une fidélité vivante, un amour.

Le dernier tableau du questionnaire (tableau VI) apporte quelque clarté sur ce point en nous renseignant sur l'attitude des élèves en face de l'épreuve et des joies.

TABLEAU VI

Quand je suis en difficulté (santé, examen raté, quelque chose qui ne va pas à la maison, cafard, ténèbre, etc....	*Oui* — Chiffre supérieur. *Non* — Chiffre inférieur. La différence répond à la question *Parfois.*			
	G.F.	F.F.	G.B.	E.B.
1. M'arrive-t-il de recourir au Bon Dieu ?	57 %	66 %	57 %	70 %
	6 %	2 %	11 %	3 %
2. pour Lui dire que j'accepte cette croix de ses mains	45 %	50 %	40 %	44 %
	55 %	46 %	60 %	56 %
3. pour qu'Il m'en tire au plus vite	73 %	71 %	77 %	73 %
	27 %	27 %	23 %	27 %
4. pour rejeter la faute sur Lui	7 %	0,9 %	2 %	0,5 %
	83 %	84 %	87 %	94 %
5. quand il m'arrive quelque chose de joyeux est-ce que je pense au Bon Dieu?	41 %	33 %	19 %	32 %
	9 %	12 %	28 %	13 %
6. est-ce que la foi est tout à fait nécessaire pour aller au ciel ?	42 %	46 %	66 %	66 %
	58 %	51 %	34 %	34 %
7. quelle est, à mon sens, la meilleure formule de sainteté : « épanouir ma personnalité au maximum surtout dans le domaine spirituel », ou	36 %	32 %	39 %	43 %
	64 %	55 %	61 %	57 %
8. « accepter la volonté du Christ sur moi » ?	74 %	60 %	57 %	57 %
	26 %	29 %	43 %	43 %

Ces chiffres se passent aisément d'un commentaire que ne permettent pas les limites de cet article. Notons seulement que la seconde formule de sainteté pour laquelle on marque une préférence indiscutable est nettement plus belle et plus chrétienne que la première.

A ces traits ajoutons l'horreur du formalisme. « ...Je voudrais une religion profonde, intime, personnelle. Je voudrais converser intimement avec Dieu », écrit une fille de première, donnant une expression heureuse à ce qu'on peut légitimement induire comme le désir de beaucoup.

Ces sondages émouvants montrent la qualité des âmes. Peut-être sommes-nous parfois trop timides ou trop peu exigeants! Un enseignement et une direction morale qui tiendraient compte de ces dispositions pourraient sans doute en engager plusieurs sur la voie des conseils évangéliques et de la perfection.

C) *Le contenu de leur foi.*

Mais il faut éviter l'écueil d'un sentimentalisme dissolvant. Il importe donc de savoir quel est le contenu intellectuel de la foi de nos aînés. Faute de pouvoir les interroger sur tous les points essentiels, on a eu recours à quelques questions significatives. Mêlant à dessein enseignements définis, propositions communes et simples opinions théologiques, révélation publique et révélations privées, l'enquête a mis sous les yeux des élèves onze propositions en leur demandant de dire par oui ou par non s'ils s'estimaient tenus de les croire en vertu des exigences de leur foi chrétienne. Le tableau ci-dessous présente des propositions dans l'ordre même où les garçons de France les ont indiquées comme appartenant au dépôt de la foi.

CONTENU DE LA FOI (Tableau II)

Ma foi chrétienne m'oblige-t-elle à croire et à tenir pour vrai que :	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.
3. Dieu existe	93%	92%	96%	100%	99%
7. N.S. Jésus-Christ est Dieu exactement comme le Père	87%	87%	84%	94%	96%
5. Dieu veut que le pape soit le chef de l'Eglise	84%	86%	87%	86%	94%
1. l'enfer est éternel	64%	64%	77%	70%	86%
11. le Christ m'aime personnellement	55%	61%	58%	52%	90%
2. la Sainte Vierge est apparue à Lourdes	52%	59%	53%	51%	36%
6. la vraie prière bien faite est toujours exaucée	48%	45%	51%	41%	42%
8. la victoire visible de l'Église est assurée dès ici-bas	36%	37%	40%	35%	46%
4. le pape ne peut pécher	22%	25%	28%	25%	9%
9. qu'un serpent a fait manger une pomme à Eve au paradis terrestre	21%	16%	15%	9%	4%
10. j'irai au ciel si je communie neuf premiers vendredis du mois consécutifs	13%	13%	16%	10%	15%

Pour toutes les questions qui réclamaient une réponse affirmative — à l'exception de la question sur la vraie prière d'où l'équivoque n'était point exclue (12) —, une nette majorité se dégage. Aux questions qui appelaient une réponse négative on trouve parfois une majorité de oui. On confond indéfectibilité promise par le Christ et triomphe de l'Eglise ici-bas, infaillibilité du pape et impeccabilité. Ces erreurs sont communes aux garçons et aux filles et, tout autant que les réponses justes, elles s'établissent sur des proportions très voisines. Si nous comparons ces résultats avec ceux des enseignements libres belge et français, force nous est de constater qu'ils sont moins satisfaisants.

En somme notre enseignement paraît moins précis puisque nos élèves savent moins que les autres ce qui est ou n'est pas de foi. Les explications du fait sont faciles. Enseignement moins précis bien sûr parce que nous sommes seuls à le dispenser, parce que nous disposons de moins d'heures que nos collègues des autres enseignements (13), parce que nos élèves sont moins réguliers, trouvant facilement des raisons pour se dispenser du cours; parce que, de crainte de décourager les élèves d'un enseignement facultatif, nous écartons souvent les exposés dogmatiques ou nous les diluons dans des excipients littéraires ou scientifiques; parce que nos élèves ne sont astreints ni à prendre, ni à apprendre nos cours et qu'il nous est difficile, au moins dans les grandes classes, d'imposer des contrôles.

Les dernières causes seules sont du ressort des aumôniers. Peut-être cédons-nous avec trop de facilité sur la nécessité d'un enseignement dogmatique. Certes un tel enseignement ne suffit pas à donner une foi vivante. Mais qu'est-ce qu'une foi vivante qui n'a pas de contenu dogmatique ? Cette imprécision est une faiblesse qui retentira sur toute la vie. Essayons de voir si elle n'en connaîtra pas d'autres en nous demandant :

II. Sur quelles raisons s'appuie la foi de nos élèves?

Les trois quarts de nos élèves ont le souci de fonder et de justifier leur foi. La valeur qu'ils accordent aux différentes raisons est la même quel que soit leur milieu. Ils croient avant tout parce qu'ils font confiance au témoignage du Christ, mais plus à cause de ses œuvres que de sa personne et parce que le christianisme donne un sens au monde et à leur vie. Les raisons d'autorité et de milieu les laissent indifférents. Leur adhésion a un caractère intellectualiste. Ils attachent peu de prix au fait Eglise.

Pour beaucoup de nos élèves le problème de la justification de leur foi n'était pas nouveau. 76 % des garçons, 74 % des filles s'en étaient

(12) Il eût mieux valu dire : « Dieu laisse-t-il sans réponse quelqu'une de nos prières ? »

(13) Dans les athénées belges, deux heures par semaine sont consacrées à l'enseignement religieux.

déjà préoccupés, nettement plus que dans les enseignements libres. C'est normal : beaucoup de leurs camarades semblent indifférents : il s'en trouve qui font profession d'incroyance.

Quel que soit le milieu que l'on étudie il est frappant de constater que les raisons de croire se présentent dans le même ordre et avec des proportions très voisines, sauf en ce qui concerne les facteurs qui tiennent à la diversité des milieux familiaux ou scolaires.

RAISONS DE CROIRE (Tableau III)

Parce que :	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.
7. je fais confiance au témoignage du Christ	80%	80%	77%	83%	88%
2. j'ai le sentiment que c'est vrai	76%	79%	68%	72%	75%
5. ça donne un sens à ma vie	67%	68%	65%	72%	80%
12. ça me permet de sortir de difficultés morales	47%	48%	45%	36%	52%
8. il me paraît démontrable par la raison	35%	30%	47%	36%	47%
11. il satisfait une inquiétude	22%	20%	27%	18%	23%
13. j'ai rencontré un chic chrétien	19%	16%	15%	11%	20%
10. j'ai eu un jour une grande évidence intérieure	17%	15%	19%	8%	19%
1. il est une mystique dynamique qui m'emballe	16%	12%	9%	8%	14%
4. ma mère y croit	18%	12%	20%	12%	14%
3. mon père y croit	12%	10%	15%	7%	12%
9. c'est une tradition familiale	10%	8%	10%	7%	30%
15. les autres ont la foi	6%	2%	4%	1%	10%
14. l'atmosphère de mon école m'y porte	7%	4%	4%	1%	26%
6. j'y ai un intérêt matériel	2%	1%	5%	1%	3%

On voit ainsi que 80 % des suffrages des garçons aussi bien que des filles vont à la confiance faite au témoignage du Christ; dans le témoignage du Christ ils reconnaissent le témoignage de Dieu qui ne peut ni se tromper ni les tromper. Comment ne pas nous en réjouir puisqu'il s'agit là du motif essentiel de la foi et qu'il explique bien pourquoi leur foi est avant tout une fidélité.

Après ce premier motif viennent les raisons qu'on pourrait appeler d'expérience personnelle. Le mot sentiment « parce que j'ai le sentiment que c'est vrai » — ne doit pas nous abuser : il y a là, plus ou moins conscient, un besoin intellectuel d'explication du monde et de la vie plutôt qu'une intuition de l'ordre de la sensibilité. Ces raisons montrent que la religion est implantée dans la vie par des racines profondes plus à titre de besoin, il est vrai, que d'amour, plus à titre de recherche d'équilibre que de recherche de Dieu. Les 35 % et 30 % qui pensent que la religion paraît démontrable par la raison veulent probablement signifier que l'apologétique chrétienne leur paraît vraiment efficace. Les raisons d'autorité qui font intervenir la foi des parents et de la famille ont, au dire de nos garçons et de nos filles, peu

d'influence sur leur foi (18% à 6 % des suffrages) (14). Ces affirmations d'adolescents qui entendent penser par eux-mêmes ne sont pas tout à fait conformes à la réalité car de tels facteurs agissent de façon latente mais certaine.

« Parce que j'ai rencontré un chic chrétien » : 19 % des garçons, 16 % des filles reconnaissent devoir quelque chose de leur foi à ce motif. C'est peu. Et c'est regrettable si l'on songe que l'atmosphère du lycée ne parvient à aider que 7 % de nos garçons et 4 % de nos filles, alors que les élèves de l'enseignement libre se réclament de leur école dans la proportion de 23 à 26 %.

Proportions attendues, à l'exception d'une seule toutefois, qui, dans notre classement, occupe le douzième rang sur les quinze motifs proposés : « Parce que le christianisme est une mystique dynamique qui m'emballe » — 16 % de nos garçons, 12 % de nos filles lui donnent quelque faveur! Nos jeunes, chez qui il est facile de déceler une baisse sensible des personnalités, manquent de générosité : leur vie spirituelle est plus besogneuse qu'ardente. On doit le répéter : *Dieu est pour eux plus un besoin qu'un amour.*

Il faudrait maintenant pouvoir reprendre longuement les réflexions personnelles, dont un certain nombre d'élèves (de 10 à 20 %) ont fait suivre le questionnaire. Trois ou quatre seulement déclarent n'avoir plus la foi. Quatre ou cinq semblent se contenter d'une religion naturelle et de relations directes avec Dieu. A peu près autant de fidéistes déclarent qu'il n'existe pas de motifs capables de fonder la foi et que la foi du croyant est incommunicable. Un seul fait allusion au pari de Pascal.

La plupart des raisons personnelles de croire avancées dans ces libres propos sont valables, personnellement assimilées et se situent chez les garçons — un peu moins chez les filles — autant sur le plan de la vérité que sur le plan de la valeur.

On n'omet pas de faire sa place à la grâce et à ses effets de lumière et de force : « Il me semble qu'au-dessus de moi une évidence surnaturelle m'oblige à croire », dit un garçon de seconde, « Je suis attiré vers Dieu et dans ce sentiment je puis oublier toutes les objections contre la foi », ajoute un garçon de première. Mais cette aspiration prend son départ sur une base rationnelle. Dieu est une nécessité métaphysique aussi bien que morale : l'existence de l'univers aussi bien que la nature de l'homme réclament une explication. A ce problème la religion apporte une solution. La solution catholique est la plus cohérente et on insiste à plusieurs reprises sur la supériorité du christianisme. « Si j'avais été sans religion, dit un garçon de seconde, je crois que j'aurais choisi le christianisme ».

Le christianisme ne se présente pas sans ses preuves. Les miracles.

(14) Ou ils diront alors comme cette fille de Philo-Maths : « Cette foi, je l'ai faite personnelle ».

— ceux de Lourdes comme ceux de l'Evangile — la pérennité de l'Eglise, le témoignage des martyrs, qui n'a pas été donné à la légère, justifient la foi que nous lui portons aujourd'hui.

Sur le plan de la valeur on remarque que le christianisme, réponse à l'attente de l'âme, apporte la morale la plus satisfaisante pour l'esprit et des secours dont l'expérience dit l'efficacité à la fois pour préserver du mal et permettre de réaliser le bien (15). « Le christianisme c'est la joie, la charité, l'amitié, l'action » dit une fille de philo-maths. La réussite des saints corrobore ces déclarations. L'aspect social de la religion est moins fortement mis en relief.

L'incontestable valeur de ces considérations apologétiques ne doit pas nous voiler une grave déficience. La personne du Christ et sa sainteté ne sont presque pas mentionnées. Si 80 % des élèves font confiance au témoignage du Christ, il apparaît bien maintenant que c'est plus à cause de ses œuvres que de sa personne. Fidélité sans doute, mais pas amour, du moins amour profond et vibrant. Peut-être n'enseignons-nous pas assez la personne du Christ, nous contentant du récit de ses miracles ou de l'explication de ses paraboles.

Autre absence surprenante : celle de l'Eglise. Je sais bien qu'il a été fait allusion à sa pérennité, mais c'est le seul argument qui ait été relevé. Or, elle peut fournir bien d'autres raisons de croire : son admirable propagation, son inépuisable sainteté, son unité (16). Lorsqu'ils ont cité les saints, nos élèves ont plus pensé au christianisme qu'au catholicisme et à l'Eglise. Ils n'ont pas le sentiment de la « Mater Ecclesia ». Nous allons même voir tout de suite que loin de leur être un motif de crédibilité, l'Eglise leur est un sujet d'inquiétude. L'étude des fondements de la foi nous conduit tout naturellement à celle des dangers qui la menacent.

III. A quels dangers la foi de nos aînés est-elle exposée?

Certes nos élèves ne craignent pas d'affirmer l'intérêt qu'ils portent aux problèmes religieux. Leur foi cependant est soumise aux dangers du doute et de l'objection entendue. Dangers d'autant plus grands que la crise de l'adolescence aiguise leur esprit critique et les met en défiance contre toute autorité. C'est pourquoi les principaux motifs de trouble leur sont fournis par les dogmes qui recèlent une part de mystère et par les défauts qu'on attribue à l'Eglise ou les fautes dont on la charge. C'est pourquoi aussi, de toutes les influences qui s'exercent sur eux, ils n'en reconnaissent qu'une seule d'efficace : celle de leurs camarades. Mais ils sont loyaux et ils sont persuadés

(15) « Sans le christianisme ma vie serait vide », « il apporte une solution à tous les problèmes de la vie, notamment au désespoir existentialiste » — « L'observation de la morale chrétienne, encore que trop relâchée, m'empêche de tomber plus bas dans le péché ».

(16) Ainsi parle le Concile du Vatican (Dz. 1794).

que des explications claires aussi bien que des prières sincères sont capables de dissiper leurs inquiétudes et de leur rendre la paix.

Pour justifier ces conclusions, il faut étudier successivement le cas de ceux qui n'ont pas de doutes et le cas de ceux qui ont des doutes : l'objet et les causes de ces doutes, les remèdes suggérés par les élèves eux-mêmes.

A. *Le cas de ceux qui n'ont pas de doutes.*

44 % des garçons et des filles déclarent n'avoir pas de doutes, entendons de doutes sérieux et prolongés, et pourtant 39 % des garçons et 31 % des filles ont eu à lutter pour conserver leur foi. Un tableau de réponses nous renseigne sur les raisons qui motivent cette absence d'inquiétudes.

ABSENCE DE DOUTES (Tableau IV — cadre 1)

Parce que :	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.
4. on a bien répondu de façon convaincante aux questions que je me posais	68%	68%	57%	51%	69%
5. j'ai toujours vécu heureux comme un chic type sous le regard de Dieu et de mes parents	42%	51%	41%	40%	54%
1. je ne me suis jamais posé de questions en ce domaine	21%	23%	27%	27%	21%
3. j'ai peur de me poser des questions sur la religion	10%	12%	11%	12%	7%
2. les questions de religion ne m'intéressent pas	7%	8%	16%	11%	13%
6. ai-je eu à lutter pour garder ma foi ?	39%	31%	40%	32%	26%
7. y a-t-il des lectures qui ont affermi ma foi ?	55%	53%	46%	43%	50%
8. ai-je remercié Dieu pour ma foi ?	61%	67%	53%	67%	55%

Garçons et filles repoussent à plus de 90 % de majorité la pensée que la question religieuse pourrait ne pas les intéresser. Si l'on admet que ceux qui ont des doutes sont sensibles ipso facto aux problèmes de la foi, il n'y a donc qu'un peu moins de 4 % de l'ensemble des garçons et un peu plus de 4 % de l'ensemble des filles qui demeurent fermés à ces préoccupations et qui ne viendraient au cours de religion que parce que leurs parents leur en font une obligation.

Premier motif qui donne sécurité à la certitude de tous ceux qui n'ont pas de doutes : on a répondu de façon convaincante aux questions qu'ils se posaient. Ce motif est toujours largement premier dans tous les milieux que nous avons étudiés.

Une proportion à peu près égale a remercié Dieu du don de la foi. Sans doute y a-t-il entre ces deux constatations relation de cause à effet.

Leurs déclarations permettent encore de savoir quelles sont les lectures qui ont affermi leur foi.

Nous noterons avec joie la très nette primauté donnée à l'Evangile : 64 fois cité. Il faut y ajouter 7 vies de Notre-Seigneur et « Jésus en son temps » de Daniel-Rops, cité 6 fois. Mentionné en tout 77 fois, Notre-Seigneur tient ainsi, et de loin, la première place. Viennent ensuite : la Bible (il s'agit de l'Ancien Testament) : 16 fois ; Pascal : 16 fois (dont 12 pour *les Pensées*) ; Larigaudie : 15 fois (dont 11 pour *Etoile au grand large) ; Les Clefs du Royaume* de Cronin, 12 suffrages avec 10 citations ; *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus* se classe première des Vies de Saints dont l'ensemble recueille 82 suffrages : Daniel Rops est cité lui aussi 10 fois en tout ; 6 voix à la *Vie de saint François d'Assise,* aux œuvres de Claudel, aux livres de l'abbé Mendigal ; 5 à *Fabiola* ; 4 aux vies de Sainte Bernadette, du Père Damien, à l'hebdomadaire *Christiane* ; au « *Beau risque de la Foi* » de l'abbé Joly ; à Mauriac, à Van der Meersch (*Pêcheurs d'Hommes*). Enfin, avec 3 voix (car nous passerons sous silence les auteurs en ayant obtenu moins) : « *En cherchant le Seigneur* » (abbé Giraud), « *Ma foi dans ma vie* », « *Lumière sur la montagne* », « *La tunique* », « *Magnificat* » (Bazin), « *Les voix qui crient dans le désert* » (Psichari), Berthe Bernage.

On a cité aussi quelques films : *Monsieur Vincent* a obtenu 4 voix ; le *Sorcier du Ciel,* le *Chant de Bernadette, Dieu est mort, Les Vertes Années* : une voix chacun.

Les livres de spiritualité pure apparaissent à peu près inconnus de nos élèves : l'Imitation de Jésus-Christ est citée deux fois. Dans la liste qu'on vient de lire, ils ne sont guère nombreux. N'est-ce pas retomber sur la même conclusion : Leur foi est plus une fidélité qu'un amour (17). La place accordée au Christ peut cependant permettre bien des essais et bien des espoirs.

B. *Le cas de ceux qui ont des doutes.*

a) Si *les proportions* paraissent exactement semblables pour les garçons et pour les filles — en moyenne 56 % — il faut noter une augmentation constante de la classe de la seconde (48 %) à la classe de première (58 %) et de la classe de première aux classes de Philo-Maths (60 et 62 %). Pas plus que pour les athénées belges et à la différence de ce qui se produit dans l'enseignement libre, on ne note une régression en philosophie. Ceci n'a rien pour nous surprendre. La philosophie universitaire, animée d'esprit critique et plus soucieuse de phénoménologie que d'ontologie, n'est pas faite pour mettre en repos nos jeunes métaphysiciens. Il y a cependant un apaisement aux Grandes Ecoles : nous avons le droit d'en tenir compte, car le pourcentage des Grandes Ecoles est inférieur à celui des classes de philosophie de l'enseignement libre.

(17) Par des questions très explicites, j'ai depuis la rédaction de ce rapport pu vérifier de façon certaine le bien-fondé de cette interprétation.

PROPORTION DES DOUTES (Annexe Tableau IV — cadre 2)

	G.F.	F.F.	G.B.	E.B.
Total	56%	56%	65%	46%
Secondes	48%	48%	57%	45%
Premières	58%	58%	64%	45%
Philo-Maths	60%	62%	71%	
Grandes Ecoles	54%			
Doutes angoissants	27%	40%	14%	
Doutes raisonnés à froid	63%	60%	46%	

A quel âge commencent à se manifester les doutes sérieux ? Les élèves ne le savent pas très bien. Les élèves de Philo-Maths disent les avoir ressentis un ou deux ans plus tard que les élèves de seconde. C'est un fait qu'il y a des enfants de 12 ans qui manifestent déjà de réelles inquiétudes. D'après les quelques sondages que m'a permis l'enquête, les premiers doutes seraient éprouvés à 14 ans et seraient plus prématurés chez les garçons que chez les filles.

La manière de poser la question des doutes angoissants et des doutes calmement raisonnés a causé une certaine confusion : 63 % des garçons et 60 % des filles atteints par le doute déclarent : « raisonner à froid ». Veulent-ils indiquer que leur foi ne leur paraît pas vaciller sous l'attaque ? ou bien insinuent-ils qu'ils ne redoutent pas les conséquences pratiques d'un doute méthodique ? Il est certain en tout cas que ceux qui se maintiennent dans l'angoisse sont en péril de perdre la foi.

Les doutes anxieux atteignent leur apogée en première. S'ils se calment en Philo-Maths, ce n'est pas parce que la vie religieuse s'amenuise. Les élèves que j'ai interrogés m'ont laissé entendre que leur contact avec la philosophie les familiarise avec l'attitude critique : leurs professeurs l'adoptent à l'égard de tous les grands problèmes ; le doute en matière religieuse leur apparaît alors moins extraordinaire et moins dangereux. C'est précisément à ce moment que les doutes froidement raisonnés passent par un maximum.

b) *Objet des doutes.*

OBJET DES DOUTES (Tableau IV — cadre 2)

Mes doutes portent-ils sur :	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.	G.E.
8. le problème de la mort et de l'au-delà	66%	69%	71%	75%		67%
7. la liberté	46%	51%	37%	34%	49%	63%
4. l'Eglise et le pape	44%	50%	52%	55%	31%	32%
5. la Bible (Ancien Testament)	39%	39%	36%	32%	26%	31%
1. l'existence de Dieu	35%	43%	35%	35%	32%	27%
9. toute la religion en bloc	31%	46%	33%	41%	33%	42%
2. la bonté de Dieu (Providence)	30%	41%	25%	22%	29%	18%
3. l'Eucharistie	29%	41%	23%	24%	40%	20%
6. les Evangiles	26%	35%	23%		23%	68%

De ce tableau les réponses personnelles fournissent un intéressant commentaire. Elles soulignent l'importance des problèmes de l'au-delà : résurrection des corps (*7* fois mentionnée), réalité du Ciel (*6*), prédestination (*5*), et surtout existence et éternité de l'enfer (*17*).

Une seconde série de doutes a pour objet Dieu, non pas tant son existence que sa justice (*9*) — pourquoi le don de la foi n'est-il pas fait à tous (*2*) — et sa bonté (*4*). Quelques esprits aimeraient se passer de l'Eglise ou de la médiation sacerdotale, mais très peu en fin de compte. D'autres (*6*) se demandent pourquoi leur religion est seule valable.

A l'exception de deux ou trois doutes sur la nécessité de la pureté, émanant d'ailleurs d'élèves qui avouent avoir des difficultés pour la pratique de cette vertu, la morale catholique n'est pas contestée.

Le dogme est davantage mis en question. La création — l'interprétation des onze premiers chapitres de la Genèse — pose des problèmes à plusieurs. Les mystères troublent aussi, et spécialement la virginité de la Sainte Vierge (*9*).

D'autres chefs de scepticisme sont fournis par la liturgie et les cérémonies (*9*), l'opportunité des orientations sociales données par l'Eglise (*4*) ou des luttes autour de l'école (*2*).

En somme si l'on cherche à travers ces aveux le comportement de la masse on est amené aux conclusions suivantes : si l'au-delà inquiète, il s'agit d'une arme à deux tranchants susceptible de provoquer une recherche salutaire [18] ; les objections classiques sur la justice et la bonté de Dieu ne sont pas absolument sans effet. Mais la foi ne sera vulnérable que dans la mesure où elle ne sera pas vivante, car les doutes concernant le dogme pourront être le plus souvent résolus, soit par des explications qui en poseront exactement les termes, soit par le recours au traité de l'Eglise. Reste l'Eglise elle-même et le problème de son efficacité : il faut les exhorter à y apporter une solution personnelle avec cette horreur du formalisme qui leur est si naturelle.

c) *Causes des doutes.*

CAUSES DES DOUTES (Tableau IV, cadre 2 — annexe)

Qu'est-ce qui a provoqué mes doutes ?	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.
5. défauts de l'Eglise	46%	47%	41%	46%	28%
6. volonté d'indépendance	30%	35%	25%	24%	32%
8. difficultés pour la pureté	28%	16%	23%	14%	
1. compagnon	22%	24%	22%	28%	13%
9. sentiment d'irréel	22%	30%	15%	6%	
6. ennui	20%	16%	11%	14%	19%
2. professeur	18%	14%	12%	14%	10%
7. amitié	8%	6%	4%	6%	6%
4. journaux	8%	4%	10%	3%	3%
3. cinéma	4%	3%	6%	3%	3%

(18) Il ne s'agit pas de peur — un seul sur 1.441 a parlé de la peur de l'enfer — mais de recherche.

De l'effet, il était logique de remonter jusqu'à la cause. Ici plus qu'ailleurs, la lecture des réponses personnelles nous guidera.

L'avènement de la personnalité est le premier facteur dont il faille tenir compte. Bien qu'il n'en soit pas explicitement question dans le test, un très grand nombre d'entre eux (*44*) invoquent « des réflexions personnelles » comme raison principale des doutes. Deux questions qui touchent à ce développement de la personnalité viennent d'ailleurs au second et au troisième rang des causes détectées : volonté d'indépendance et difficultés pour la pureté. Rien ne pouvait plus fortement proclamer l'exigence d'une foi fondée, d'une foi humble, mais l'humilité est une vertu rebutante pour un jeune — d'une foi vécue en dépit des efforts qu'elle demande et dont presque aucun d'entre eux, nous l'avons vu, ne conteste la nécessité.

Mais le doute peut être aussi proposé par une influence extérieure ou naître spontanément à l'occasion d'un événement ou d'une étude.

Une première cause est incluse dans le questionnaire sous l'étiquette : sentiment d'irréel (22 % des garçons, 30 % des filles). Elle tient sans doute à ce postulat trop facilement accepté que rien n'est réel que ce qui est strictement rationnel et évident pour soi. Lorsqu'ils parlent de réflexions personnelles, certains élèves ajoutent : ma raison. D'autres ajoutent : le manque de preuves évidentes et convaincantes. Qu'est ce qui a pu donner à leur esprit cette exigence ? 20 d'entre eux incriminent leurs études parmi lesquelles 14 spécifient : leurs études de philosophie. D'autres regrettent l'insuffisance de leur formation religieuse, imputable au peu de place que les horaires laissent aux cours religieux. Mais plus encore que le sentiment d'irréel, ce sont les défauts de l'Église qui impressionnent le plus nos élèves : cette cause est à peu près partout largement première.

Quant aux influences subies, elles semblent peu susceptibles de modifier les opinions. Redisons toutefois qu'à côté des influences que l'adolescent consent à reconnaître, il en est qui sont très réelles mais qu'il ne veut pas s'avouer pour mieux affirmer sa personnalité propre. En fait journaux et cinémas ne traitent pas de questions dogmatiques : les attaques contre la religion sont l'apanage d'une presse très spécialisée que ne lisent pas nos élèves.

Nous n'avons pas établi de statistiques précises au sujet des livres. Mais on peut se fier aux renseignements des athénées belges et de l'enseignement libre français qui les accusent dans les proportions de 12 % et de 9 %. On n'a cité dans notre enquête que 71 mauvais livres, cinq fois moins qu'on en a cité de bons (360). Les auteurs inscrits dans cette liste sont Voltaire (6 fois), Anatole France (4), Gide (3), Sartre (3), Van der Meersch (3 fois dont une fois pour « *Corps et âmes* » et une fois pour « *Car ils ne savent ce qu'ils font* ». Rappelons que Van der Meersch avait été placé quatre fois dans la liste des bons auteurs), Montaigne (2), Rousseau (2), Renan (2), Zola (2), Anouilh (2), Gheorgiu (2)...

Parmi ces auteurs, plusieurs sont au programme : on n'a pas l'impression que les élèves se jettent avec empressement sur les livres mauvais. Il y a d'ailleurs dans ce tableau des surprises : si Nietzsche, le Manifeste communiste et Malraux sont cités une fois, nous trouvons aussi « *Le Zéro et l'Infini* », « *Les Clefs du Royaume* », « *Le Bouquet de roses rouges* » (mentionné une fois dans le tableau des bons livres), Mauriac, Maurois, Pascal (sans doute celui des Provinciales), « *Le Voyage de Lourdes* » de Carrel, et Bossuet lui-même!

Les professeurs qui ne semblaient pas jouer un rôle appréciable en Belgique sont tout de même mis en cause par 18 % des garçons et 14 % des filles. 11 élèves seulement, dans leurs commentaires, incriminent le milieu familial, parfois à cause même de ses exigences en matière religieuse. D'une façon générale d'ailleurs la moitié des familles au moins acceptent intégralement la pratique chrétienne comme le montrent les réponses à une des dernières questions de l'enquête.

PRATIQUE CHRETIENNE DE LA FAMILLE

— Réponse oui à la question :	G.F.	F.F.	G.B.	F.B.
Mon père pratique-t-il ?	55%	49%	42%	27%
Ma mère pratique-t-elle ?	77%	75%	65%	58%
— Réponse parfois à la question :				
Mon père pratique-t-il ?	23%	25%	20%	22%
Ma mère pratique-t-elle ?	5%	8%	19%	29%

La pratique chrétienne est plus répandue dans les familles dont les enfants sont confiés à l'enseignement libre. N'oublions pas d'ailleurs que cette cause agit surtout pendant la période antérieure à l'adolescence. Elle a, c'est certain, une grande part dans l'abandon de ceux que l'on ne revoit plus.

Dans ce tableau des influences extérieures, le chiffre supérieur est celui des « compagnons », c'est-à-dire de ces camarades de classe ou de vacances avec lesquels ne s'établissent pas des liens solides d'amitié, mais dont les propos sont susceptibles de jeter le trouble dans l'âme. N'est-ce pas, par une voie détournée, revenir au milieu ? Et ceci rappelle l'urgence de sa transformation, la nécessité de former des âmes conquérantes, l'importance d'un travail d'Action catholique.

Qu'ils le reconnaissent ou non, le milieu agit d'une autre manière : par *les objections* qu'il ne cesse chaque jour de présenter à l'esprit. L'enquête entendait rechercher les plus fréquentes et essayer d'en mesurer l'influence. On a donc proposé aux élèves sept objections et on les a invités à préciser d'eux-mêmes ce qu'ils pouvaient ajouter à la liste qui leur était soumise.

Si l'on se contente d'établir la statistique, il est facile de proposer un classement qui donne le premier rang à l'objection tirée de l'existence du mal. Mais à lire les impressions personnelles, on constate

qu'une part énorme est faite à une objection que le tableau n'avait pas explicitement prévue : les défauts de l'Eglise. Explicitement prévue : car si nous groupons dans notre questionnaire les réponses faites à propos des trois objections : « la religion est une affaire d'argent », « les curés et les catholiques ne sont pas meilleurs que les autres », « je ne pratique plus parce que tel curé m'a fait cela », nous arrivons à un total de 60 % des garçons et de 131 % des filles les ayant entendues. 41 % des garçons et 133 % des filles pensent qu'il y a là un faisceau d'objections sérieuses.

OBJECTIONS ENTENDUES (Tableau V)

Ai-je déjà entendu dire cela ?	*Souvent* (chiffre supérieur). *Jamais* (chiffre inférieur). G.F.	F.F.	G.B.	F.B.	E.B.
4. Comment Dieu permet-il tous ces malheurs ?	42%	54%	48%	62%	45%
	9%	4%	7%	8%	7%
1. Toutes les religions sont bonnes	28%	31%	22%	28%	23%
	13%	8%	19%	12%	18%
5. Les curés et les catholiques ne sont pas meilleurs que les autres	23%	53%	32%	41%	36%
	20%	15%	13%	9%	11%
6. La foi c'est bon pour les gosses et les femmes	23%	54%	20%	16%	23%
	24%	24%	30%	34%	23%
2. La religion est une affaire d'argent, l'exploitation de la crédulité des gens par la puissance cléricale	20%	24%	34%	30%	26%
	24%	23%	11%	13%	21%
3. La religion ne regarde que la vie privée; elle n'a rien à voir avec mes affaires, mes études	20%	22%	23%	20%	26%
	30%	28%	30%	28%	26%
7. Je ne pratique plus parce que tel curé m'a fait ceci ou cela	17%	54%	25%	22%	17%
	32%	25%	21%	17%	18%

Entrons maintenant dans les détails : notre moisson sera d'une extraordinaire richesse. Les défauts de l'Eglise, on les voit dans son histoire, à tous les degrés de sa hiérarchie, dans ses fidèles qui bien souvent ne sont pas meilleurs que les autres. Aux prêtres on reproche tour à tour leur largeur et leur étroitesse d'esprit, leur luxe, leur souci de l'argent, leur ignorance, leur oisiveté. On se scandalise de la richesse des églises, de la distinction des classes d'enterrement ou de mariage, de l'archaïsme des cérémonies. Les uns pensent que la religion s'occupe trop de politique, d'autres qu'elle est trop indifférente aux problèmes sociaux, qu'elle est conservatrice et peu adaptée à la vie; certains lui reprochent de ne pas prendre une position radicale à l'égard de la guerre. La confession est considérée comme inutile et hypocrite, les cloîtres sont superflus et, reviennent comme un refrain des accusations sur la sincérité et l'honnêteté des prêtres. Plusieurs de ces griefs s'annulent les uns les autres. Mais il faut se redire que les jeunes sont saturés de ce genre d'objections. La vie, la réserve, la bonne humeur du clergé, la sûreté de sa théologie dogmatique, la pru-

dence de sa théologie morale seront évidemment sa réponse la plus efficace à des insinuations souvent dénuées de tout fondement.

Des autres objections prévues dans le questionnaire, nous ne retiendrons que celle où l'on déclare que « la religion ne regarde que la vie privée ». Ce sera pour nous réjouir du nombre imposant (83 %) de ceux qui pensent au contraire que la religion doit intervenir hors de ce domaine, dans toute la vie. Il n'y a que 3 % d'opposants déclarés.

d) *Remèdes aux doutes.*

Un tableau proposait ensuite quatre remèdes possibles pour la solution de ces doutes :

REMEDES AUX DOUTES (Annexe Tableau IV — cadre 2)

	Oui (en haut). *Non* (en bas).			
Est-ce que ça irait mieux :	G F.	F F.	G B.	F.B.
2. si on m'expliquait sûrement et clairement	51 %	62 %	60 %	61 %
la solution avec preuves à l'appui	21 %	14 %	20 %	17 %
4. si je parvenais à prier avec la même simplicité confiante que quand j'étais petit	50 %	53 %	44 %	58 %
	37 %	34 %	36 %	21 %
3. si je parvenais à confesser des fautes plus pénibles à avouer	22 %	19 %	27 %	22 %
	62 %	72 %	56 %	64 %
1. si je parvenais à oublier à force de divertissements, de cinémas, de bals	6 %	3 %	8 %	3 %
	82 %	88 %	78 %	91 %
Ai-je déjà :				
1. prié	35 %	52 %	28 %	30 %
2. interrogé	36 %	48 %	32 %	30 %
3. lu	29 %	42 %	26 %	24 %

Le remède dans lequel on espère le plus est celui-là même que 68 % invoquaient pour justifier leur absence de doutes : des explications nettes avec preuves à l'appui. « Mes doutes proviennent souvent d'un manque de documentation, écrit une fille de Philo-Maths. Ils cessent dès que l'on m'a éclairée ».

La confession de fautes plus pénibles à avouer est considérée comme un remède par le quart des garçons et par le cinquième des filles. Ces proportions rappellent qu'il faut se garder d'exagérer l'importance de certains facteurs ; mais elles invitent en même temps à nous préoccuper d'aider le pénitent à se confesser sincèrement.

Conclusions.

La foi de nos aînés est une œuvre qui se fait. Elle n'est certes pas achevée. Elle est pourtant plus qu'une ébauche. Elle a dans le présent des attaches solides. Si des dangers la menacent dans l'avenir, elle permet de nourrir de solides espérances, d'autant plus qu'elle a déjà surmonté bien des écueils.

Ce qui me fait croire que la foi de nos aînés est solide, c'est qu'elle cherche à se justifier et qu'elle y parvient, encore que ce soit avec quelque insuffisance et quelque gaucherie. Mais il nous est agréable de constater qu'elle répond à des préoccupations intellectuelles, car l'expérience montre combien les enthousiasmes et les sentimentalismes sont éphémères. Seules les idées demeurent. Réjouissons-nous qu'ils veuillent des raisons, nos aînés, et qu'ils attendent de raisons la solution de leurs doutes. Apprenons-leur cependant qu'il y a pour un esprit réfléchi peu d'arguments péremptoires, capables d'emporter immédiatement l'adhésion. Qu'ils sachent qu'il faut d'abord lier commerce avec eux, les approfondir lentement jusqu'à la sympathie; que la vraie philosophie est l'œuvre de toute une vie, qui n'a que peu de rapports avec les balbutiements d'une première année universitaire; que les vérités ne se prouvent pas seulement mais qu'elles s'éprouvent.

Ce qui me rassure encore, c'est que nos élèves sont loyaux. Ils ne contestent pas les exigences de la morale catholique. Ils disent en avoir éprouvé le bienfait. Ils admirent les saints. Ils proclament que la religion doit avoir son influence hors de la vie privée. Ils ont horreur du formalisme. Et s'ils sont exigeants pour l'Eglise et pour nous-mêmes, c'est qu'ils ont de l'Eglise et du rôle du prêtre une très haute conception.

Ce qui me fait espérer enfin, c'est qu'ils ont confiance dans l'Evangile; c'est que, consciemment ou non, ils se sentent liés au témoignage du Christ, qu'ils sont par là entés visiblement sur sa grâce, qu'ils considèrent comme une obligation d'honneur de lui rester fidèles.

Pourtant il y a encore beaucoup à faire.

Il faut éclairer cette foi.

Il faut leur faire comprendre ses nécessaires antinomies, qu'elle est possession et recherche, qu'elle est lumière et obscurité, qu'elle est certitude et insatisfaction et la magnifique profondeur de cette parole de Pascal que j'ai déjà citée « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé! » L'acte de foi sera pour nous le sujet d'un cours efficace.

Il faut étayer les fondements de leur foi, leur faire prendre conscience de ce fait extérieur : l'Eglise, à la fois garantie de notre certitude par les promesses qu'elle a reçues de son Chef et motif de crédibilité par l'œuvre qu'elle réalise, en dépit des fautes de ses enfants qui ne portent pas plus atteinte à ses droits qu'elles ne souillent son innocence. Il faut leur découvrir les véritables dimensions de l'Eglise, Corps mystique, et la magnificence du rôle maternel qu'elle remplit près d'eux. Un traité de l'Eglise doit lui aussi entrer dans nos programmes d'étude.

Il faut préciser sans cesse le contenu de leur foi encore trop

vague, nous l'avons constaté, et tenter l'impossible pour ne pas sacrifier trop facilement à leurs goûts ou à leurs humeurs.

Dans son enquête sur la foi des étudiants, l'abbé Aubert a écrit : « Les véritables objections auxquelles la foi se heurte ne sont guère situées au plan de la vérité mais à celui de la valeur ». Je crois que notre travail montre bien l'importance du plan de la vérité à côté de celui de la valeur.

Mais un redressement efficace des erreurs commises ne se réalise pas seulement au cours. Beaucoup d'objections n'oseront pas s'y formuler. Il faudrait pouvoir les reprendre dans de longues causeries avec chacun d'eux, dans des entretiens proches de la direction de conscience, et, sous des formes plus vitales, dans des journées de récollection ou dans des réunions de groupes d'Action catholique.

C'est dans cette atmosphère qu'il convient de tenter la réforme décisive : que cette fidélité au Christ si fréquemment exprimée s'achève dans un amour.

C'est là sans doute l'œuvre la plus urgente.

C'est sans doute aussi la plus difficile. Il faudrait faire apparaître à travers l'Evangile la radieuse physionomie du Christ. Nous pourrions utiliser davantage les ouvrages de spiritualité écrits pour nos jeunes. Rappelons-nous aussi le poids de notre exemple, celui de notre prière.

Au fond, communiquer l'amour du Christ c'est l'essentiel de tout apostolat, de toute mission sacerdotale comme est la nôtre. Mais cet apostolat, il semble se situer comme dans une quatrième dimension de l'espace dont il nous faudrait connaître et pratiquer les secrets. Les saints nous assurent qu'ils s'appellent humilité, renoncement, souffrance, sacrifice...

L'amour que nous voulons donner, qui est celui-là même que nous portons à nos élèves, nous invite, une fois de plus, avec la grâce de Dieu, à nous dépasser.

Bordeaux. Paul GOUYON,
Aumônier du Lycée Michel-Montaigne.